

Il y a quatre ans, *L'état des routes* était le point culminant d'une série d'albums remarquables publiés par Jacques Bertin depuis le début des années 2000. Partant de l'intime, il disait l'universel : la France des petites gens cartographiée par un voyageur au commerce plus poétique que marchand, faux misanthrope sensible et mordant – *Blessé seulement* – fidèle à l'image de marque entretenue par l'auteur-essayiste. Ces grandes chansons richement orchestrées avec un vieux complice (Didier Levallet) formaient un ensemble imposant, proche du chef-d'œuvre. Ce nouvel opus, d'un abord plus léger, pourrait donc paraître mineur en comparaison. Bertin annonce la couleur : certains de ces titres sont des « fonds de tiroir »... mais, précise-t-il, « c'est là qu'on range les trésors ! ». L'équipe est réduite : Laurent Desmurs aux claviers (ni vraiment modernes ni tout à fait vieillots – hors du temps) ; Francis Jauvain, échappé du sillage de Gérard Pierron pour quelques touches d'accordéon ; et le chanteur lui-même, raclant ses cordes avec ferveur. Alors que son œuvre se divisait jusqu'ici entre disques d'auteur (une majorité) et disques d'interprète, celui-ci mêle inédits, poèmes mis en musique et reprises, pour un résultat plus varié qu'à l'accoutumée, conforme au contenu de ses récitals.

Seul, mais bien entouré : l'éternel Bérilmont « [plonge] dans le baquet dansant du paysage », et Bertin lui emboîte le pas vers un métaphysique « grand jardin immatériel ». Il s'approprie des poètes rares en chanson (Paul Valéry, A.O. Barnabooth [Valéry Larbaud]) pour évoquer la mort avec sérénité ; convoque un auteur de son entourage (Lucien Massion) pour peindre avec lyrisme *Les cris d'écoliers dans les cours* et autres épiphanies du quotidien. Le bonheur « comme dans un livre dont la dorure a bien vieilli » semble à portée de main – *Qu'on me rende l'espérance* et *L'espoir*, litanies d'idéaux modestes mais sans optimisme excessif (au passé, conditionnel, futur... pas encore au

présent). La simplicité culmine avec ce qui sera peut-être le « tube » du disque : *Aux amis réunis*, dans un registre où l'on n'attendait pas Bertin – chaleureuse chanson de bistro, amitié macho mais pas trop, café du commerce où l'on se fiche du politique. Plus loin, une séquence guitare-accordéon enfonce le clou de ce bel esprit partageur : *A la claire fontaine* voisine avec Aragon, le popu est soluble dans la Culture et vice-versa – preuve que le « patrimoine » tel que l'envisage le chanteur n'a rien de rigoriste.

Mais Bertin ne serait pas complètement Bertin sans un brin d'emphase : aux extrémités de ce disque simple et varié, il place deux « grandes chansons » aux réussites inégales. La première, sur fond de roulement martial, reprend un de ses thèmes éternels – le chant des hommes, planche de salut face au marasme – et une mélodie familière (voisine de celle d'*Ah vieil ami...* quelques années plus tôt) : impression de déjà entendu ; il a fait mieux ailleurs, et l'on n'intitule pas impunément une chanson *Hymne* sans risquer la grandiloquence. A l'autre bout du CD, sa mise en musique du *If* de Kipling est d'un bois plus chaleureux. Les puristes tiqueront sur certaines variantes par rapport au texte français d'André Maurois – qui était lui-même une adaptation : « médias vautrés dans la parole », anachronique ; « (rester homme du peuple) en parlant aux hauts rois », redondant, etc. Mais ces aménagements permettent à Bertin de mieux s'approprier le poème : la dignité et la grandeur populaire face aux élites sont des sujets qui lui sont chers ; et le drame sous-jacent (le fils Kipling – John – tué au front à 18 ans) prolonge son *Hommage* de jadis aux alliés tombés pour la France. Interprété avec ferveur, il clôt le disque en beauté : l'Histoire s'y noue à l'intime, la poésie à la chanson – plus de grand Art ni d'art mineur. Juste le bonheur de faire chanter un texte et des valeurs censément connus de tous... mais que l'on n'entendait plus.

**Nicolas Brulebois**

